

## CHAPITRE IX.

KUTUSOF, en abandonnant Moskou, s'était dirigé sur la route de Kolomna. Le 15 septembre, l'armée russe séjourna à Panki, à quatre ou cinq lieues de Moskou; le 16, elle traversa la Moskowa à Borowskoé. Kutusof résolut alors de prendre, sur le flanc de la ligne d'opérations de l'armée française, une position offensive contre les communications de cette armée, et qui lui permît en même temps de couvrir Kalouga et les provinces méridionales de la Russie. La position de Tarantino, derrière la Nara, lui procurant l'avantage de couper la route centrale de Moskou à Kalouga, et de pouvoir se porter également sur les deux autres grandes routes, qui passent par Zerpouchow et Malo-Jaroslavetz, fut choisie pour faire faire halte à l'armée russe.

Le roi de Naples avait d'abord pensé que l'ennemi se retirait directement sur l'Occa; mais aussitôt qu'il eut reconnu le véritable mouvement de l'armée russe, il la suivit dans sa nouvelle direction. Quelques militaires se sont étonnés que Kutusof, s'il n'avait pas l'intention de livrer une seconde bataille, avant d'abandonner Moskou, se soit retiré sur cette capitale, pour se reporter de là sur la route de Kalouga; mouvement qu'il pouvait faire directement et si facilement de Mojaïsk. Il paraît que les suites de la perte de la bataille de la Moskowa, dérangèrent complètement les projets du général russe, et que, débordé sur son flanc droit par les Polonais, il n'espéra faire avec sécurité son mou-

vement de flanc, qu'en se couvrant par la Moskowa, au delà de Moskou.

M. de Ségur ne donne aucun détail des mouvemens militaires; il aime beaucoup mieux faire des tableaux, qu'il a probablement copiés d'après les Russes, ou qu'il a pris dans son imagination, comme la majeure partie de son ouvrage. Il suppose que les soldats russes entendaient *le bruissement des flammes*, à sept ou huit lieues de distance. Il dit qu'on « voyait le feu de leurs regards sombres et menaçans, répandre à ces feux qu'ils croyaient notre ouvrage. Il décelait déjà cette vengeance féroce, qui fermentait dans leurs cœurs, qui se répandit dans tout l'empire, et dont tant de Français furent victimes. » Ceci est écrit à la page 73 [50]; et à la page 75 [52], on lit, au sujet de ces mêmes Russes, ces phrases qui semblent impliquer contradiction: « Depuis, ils n'ont rien réclamé, même au milieu de la capitale ennemie qu'ils ont préservée. Leur renommée en est restée grande et pure, etc. »

« Leur sacrifice a été complet, sans réserve, sans regrets tardifs » (page 75 [52]); et nous venons de voir qu'il a été l'ouvrage d'un seul homme. Comment cet homme a-t-il réussi? c'est en cachant aux habitans son funeste projet; c'est en les forçant d'abandonner leur ville par les menaces les plus violentes; c'est en ouvrant les prisons aux malfaiteurs, et en leur mettant les torches à la main; c'est en éloignant de la ville tous les moyens d'éteindre l'incendie. C'était si peu un acte de patriotisme de la part des Russes, que les habitans qui restèrent dans Moskou, joignirent leurs efforts aux nôtres pour arrêter le progrès des flammes \*. *Un sa-*

\* « Pendant ce temps le feu embrasait la partie basse de la Patrowska, et consumait toutes les boutiques situées au bas du pont des Maréchaux. La flamme poussée par le vent menaçait de franchir tout l'espace du pont, et de dévorer toutes les boutiques qui sont au delà en remontant vers la Loubianka; déjà les habitans de ce quartier, chacun le paquet sur le dos,

*crifice complet*, c'est celui de la ville de Sagonte, dont les habitans se précipitèrent dans les flammes, après y avoir jeté leurs femmes, leurs enfans et leurs trésors : une telle action commande justement l'admiration. Mais des bandits, qui incendient une ville où ils ne possèdent rien, à la voix d'un homme que ses citoyens maudissent au point qu'il n'ose, pendant plusieurs années, paraître au milieu d'eux, ne peuvent inspirer que de l'horreur.

*Depuis, ils n'ont rien réclamé, etc.* N'ont-ils donc pas pris leur part du milliard imposé à la France ?

*Leur renommée est restée grande et pure; ils ont connu la vraie gloire.* La vraie gloire consisterait-elle à massacrer les prisonniers, à les exposer nus sur la neige, pour les faire mourir dans d'horribles angoisses ? Consisterait-elle à piller, à violer nos femmes, à brûler nos villages, comme ils l'ont fait dans toute la Champagne ? Que l'auteur aille demander aux habitans de nos provinces de l'est, ce qu'ils pensent de *cette renommée grande et pure, et de la vraie gloire des Russes* ; il verra ce qu'ils lui répondront.

M. de Ségur cite avec éloge l'action du comte Rostopchin, qui brûle sa maison de campagne, en déclarant que « c'est

» semblaient préparés à ce dernier sacrifice. Dans l'église de Saint-Louis tout  
 » était dans la plus profonde consternation ; tous les malheureux réfugiés  
 » dans cette enceinte, le paquet à la main et résignés à leur sort, s'étaient pré-  
 » sentés chez moi pour recevoir la dernière absolution. Je les priai de diffé-  
 » rer encore, en promettant de les avertir quand il en serait temps. Je me  
 » transporte aussitôt au lieu du danger ; je n'y arrivai que couvert d'étincelles  
 » et de brandons enflammés. Il n'y avait qu'un coup du ciel qui pût nous  
 » sauver : il inspira à la compagnie de grenadiers postée dans cet endroit,  
 » le courage de s'armer de seaux et d'arroser les toits des maisons les plus  
 » exposées, avec tant d'activité, que l'on prévint les atteintes du feu. Ce fut  
 » le salut de tout ce quartier, qui est le seul de la ville qui soit resté intact,  
 » et qui comprend tout le haut du pont des Maréchaux, la Rojestkuka, les  
 » deux Loubianka, la Poste, la Banque, le Tchistiprout, et l'extrémité de  
 » la Patrowska située entre les deux boulevards, ainsi que la Maraceca. »

(Extrait de la lettre de l'abbé Surrugues.)

» pour qu'elle ne soit pas souillée par la présence des Fran-  
 » çais. » (Page 76 [52].)

Est-il de bon goût à un Français de répéter cette grossière injure ? La conduite postérieure de M. Rostopchin n'a pas répondu à ses paroles ; car, peu après, on l'a vu venir au milieu de ces mêmes Français, et marier sa fille à l'un d'eux \*.

Nous demanderons à l'auteur, qui s'établit l'apologiste de M. Rostopchin, de nous dire si ce comte russe ne s'est pas cru obligé de brûler sa maison de campagne, par la crainte d'encourir le reproche de paraître n'avoir rien perdu dans ce grand désastre, dont il s'était fait l'instrument.

M. l'officier du palais s'étonne qu'après onze jours, Napoléon soit encore à Moskou, *perdant ainsi le temps qu'il fallait gagner.* (Page 79 [55].) Il était naturel d'espérer que l'armée russe, ayant été presque anéantie à la bataille de la Moskowa, l'empereur Alexandre ferait la paix à Moskou. Cette capitale ayant été brûlée, Alexandre pouvait craindre que Napoléon, paralysant l'armée de Kutusof par quelque-une de ces manœuvres décisives, qui lui étaient familières, ne se dirigeât rapidement sur Pétersbourg. Toutes les nouvelles qu'on recevait de cette ville, annonçaient la peur qu'on avait de ce mouvement. Déjà les archives étaient embarquées, et l'on s'attendait à voir arriver les Français. Il est permis de penser que, si Alexandre eût été livré à lui-même, il n'eût pas voulu courir ces dangers, et eût signé la paix. Il en fut empêché par la haute noblesse russe, et par les commissaires anglais, qui mêlèrent à la séduction le souvenir d'une sanglante catastrophe. C'était afin d'atteindre ce but, que ces hérauts de la guerre perpétuelle s'étaient servis du gouverneur de Moskou pour incendier

\* Le neveu de M. le comte Philippe de Ségur.

cette capitale, voulant par sa destruction exciter la haine nationale, nous priver d'un tel gage au moment de traiter, et opposer un puissant obstacle à la paix. L'opinion flatteuse que Napoléon avait conçue à Tilsitt et à Erfurt du caractère et des sentimens de l'empereur russe, justifie l'espérance qu'il a pu conserver que ce souverain, méprisant d'odieuses insinuations, écouterait plutôt les véritables intérêts de son pays, que des considérations purement personnelles.

Pendant que Napoléon attendait cette réponse d'Alexandre, il s'occupait sans relâche de faire reposer son armée; de réparer les pertes de toute espèce qu'elle avait faites; d'organiser les hôpitaux, de procurer des secours à ses blessés, et de réunir les approvisionnemens de tout genre qui se trouvaient épars dans la ville. Ses soins même ne se bornèrent pas à ses troupes. Les malheureux habitans de Moscou, qui étaient restés dans cette ville, y eurent part. Il employa ses efforts à adoucir leur triste situation. Les blessés russes, qui se trouvaient dans les hôpitaux et dans les maisons que le feu avait respectés, furent traités comme les nôtres. Sa sollicitude s'étendit même au culte; il fit rouvrir les églises qui n'avaient pas été brûlées; il y appela les papes et curés, qui étaient dispersés, et donna un nouvel exemple de son respect pour les sentimens des peuples envers leurs souverains, en les invitant à prier pour Alexandre \*.

\* « On doit à la vérité de l'histoire, d'observer ici que les autorités constituées, loin de s'être opposé à l'exercice du culte national, donnèrent des ordres pour découvrir des papes, et les obliger à reprendre leurs fonctions. On en trouva quelques-uns, mais ils se défendaient de célébrer leur office sous différens prétextes. Plusieurs sans doute avaient un motif très-légitime, puisque leur église avait été brûlée; on offrit aux autres tous les secours nécessaires pour reprendre l'exercice de leur ministère; mais soit crainte, soit toute autre raison, on ne put en déterminer que trois ou quatre au bout de trois semaines.

» Un seul pape de mon voisinage me consulta pour savoir s'il pouvait re-

L'auteur prête encore ici des discours à plusieurs personnages, sans doute pour leur faire une réputation de franchise, de courage et sur-tout de prévoyance. Napoléon voulait envoyer un négociateur auprès d'Alexandre; mais M. le duc de Vicence, *plus capable d'opiniâtreté que de flatterie* (page 82 [57]), refusa. Les personnes qui connaissent M. le duc de Vicence, pourront-elles ajouter foi à un pareil fait? Elles savent bien qu'il avait assez le sentiment de ses devoirs et de sa propre dignité, pour ne pas repousser les missions que l'empereur daignait lui donner; et que certes, s'il eût eu à en refuser une, il n'eût pas commencé par celle qui avait pour but d'empêcher l'effusion du sang. Pour savoir que penser de toutes ces conversations pleines de rudesse, de ces marques de fierté sans objet, de cette absence de toute bienséance, nous en appelons à ceux qui ont vu Napoléon descendre du trône, et à la merci de ses ennemis. Quel est celui qui, même à Sainte-Hélène, eût osé se conduire ainsi envers lui?

Les dernières paroles de l'empereur à Lauriston furent: « Je veux la paix; il me faut la paix; je la veux absolument; sauvez seulement l'honneur. » (Page 83 [58].)

L'empereur désirait la paix, puisqu'il n'avait fait la guerre que malgré lui. Il peut en avoir exprimé le désir

» prendre ses fonctions; c'était un pape étranger, aumônier du régiment  
 » des chevaliers-gardes, surpris par les Français lors du départ de l'armée  
 » russe; je l'y engageai avec instance. Il obtint du commandant de la place,  
 » la sauve-garde nécessaire pour faire son office avec décence; et le peuple  
 » accourut en foule à la seule église qui fût ouverte à son culte. On avait fait  
 » craindre au pape qu'il serait forcé de prier, non pour l'empereur Alexan-  
 » dre, mais pour Napoléon. L'assurance lui fut donnée en ma présence,  
 » qu'il n'avait pas à changer un seul mot à sa liturgie, et pouvait continuer  
 » à prier pour son souverain légitime. Il célébra son office comme à l'ordi-  
 » naire, et chanta le *Te Deum*; c'était le jour de l'anniversaire du sacre  
 » d'Alexandre. »

(Extrait de la lettre de l'abbé Surruges.)

au général Lauriston; mais il ne peut s'être servi de cette expression, *sauvez l'honneur*, puisque l'honneur français n'était nullement compromis; et la preuve en est que, malgré nos désastres, il n'a reçu aucune atteinte.

## CHAPITRE X.

M. DE SÉGUR, en informant ses lecteurs de l'arrivée du général Lauriston au quartier-général d'Alexandre, présente ce négociateur comme heureux de *rompre une négociation qu'il désapprouvait*. (Page 84 [59].) S'il en eût été ainsi, le général Lauriston se fût facilement aperçu que les Russes ne voulaient que gagner du temps, et n'avaient nullement l'intention de faire la paix. Cependant, sa correspondance contribua, tout autant que celle du roi de Naples, à entretenir les espérances de l'empereur. A en croire l'auteur, Napoléon et le roi de Naples seuls partageaient une illusion que le général Lauriston aurait dû dissiper.

« Murat, las des batailles, regrettant son trône depuis » qu'il n'en espérait pas un meilleur, se laissa enchanter, » séduire et tromper. » (Page 85 [59].)

Que veut dire l'auteur par cette espérance qu'avait conçue Murat d'un trône meilleur? Est-ce de la Pologne qu'il veut parler? Mais Murat n'a jamais pensé à changer le riche royaume de Naples contre les déserts de la Sarmatie, et il n'en fut jamais question. Si le royaume de Pologne eût été rétabli, c'eût été le prince Poniatowski, plutôt que Murat, qui eût régné à Varsovie.

Ce même Murat, qui n'espère plus un *trône meilleur* que celui de Naples, est représenté, quelques lignes plus loin, comme flatté de l'idée d'être *roi des Cosaques*. (P. 87 [61].)

Une batterie d'artillerie, appartenante à une division italienne, fut attaquée sur la route par des partisans qui mirent le désordre dans ce convoi et firent sauter quelques caissons; mais ils ne purent emmener les pièces. A cette occasion, l'auteur flétrit d'un trait de plume un officier par l'imputation de *lâcheté*. (Page 88 [62].) Le fait est que l'empereur fit prendre des renseignemens, desquels il résulta que cet officier avait été plus malheureux que coupable; et l'affaire en resta là.

Qui peut ajouter foi à cet enthousiasme que M. de Ségur attribue aux recrues russes? «Aucun, dit-il, ne manqua à l'appel national. La Russie entière se levait; les mères avaient, disait-on, pleuré de joie en apprenant que leurs fils étaient devenus miliciens; elles couraient leur annoncer cette glorieuse nouvelle, et les ramenaient elles-mêmes pour les voir marquer du signe des croisés, et les entendre crier: Dieu le veut!» (Page 90 [65].)

La condition du serf est telle que l'état de soldat russe, tout misérable qu'il est, lui paraît un bien-être. Cependant, depuis le désastre des armées d'Alexandre, la terreur et le découragement qu'avaient inspirés les armées françaises, étaient tels que les recrues ne voulaient plus marcher. Pour leur faire rejoindre le camp de Taruntino, on les attachait deux à deux, et ils étaient conduits par des cosaques, qui les frappaient du bois de leurs lances. Si M. de Ségur avait consulté les officiers français prisonniers, qui avaient été transportés sur les derrières de l'armée russe, voilà ce qu'il aurait appris.

L'auteur, dont l'imagination est toujours dans les nuages, et qui nous a déjà donné comme un présage, l'histoire d'un vautour pris dans les chaînes d'un clocher, nous présente comme un funeste pressentiment «ces nuées d'oiseaux sinistres, qui semblent vouloir défendre la croix du grand Yvan.» (Page 92 [64].) La tour Yvan étant la plus haute

de la ville, il était tout naturel qu'elle donnât constamment asile à un grand nombre de corbeaux, sur-tout après l'incendie, qui avait détruit presque tous les clochers.

L'auteur veut que ce présage ait singulièrement frappé l'esprit de l'empereur, «qu'il dit accessible à tous les pressentimens; il a beau s'efforcer de voir et de montrer son étoile dans un soleil brillant\*, cela ne le distrait pas. Au triste silence de Moskou morte..... se joignait le silence encore plus menaçant d'Alexandre. Ce n'était point le faible bruit des pas de nos soldats errans dans ce vaste tombeau, qui pouvait tirer notre empereur de sa rêverie.....

Ses nuits sur-tout deviennent fatigantes. Il en passe une partie avec le comte Daru.» (Page 92 [64].) Le comte Daru sera peu flatté de ce rapprochement, sans doute involontaire.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans ces conversations: on peut facilement s'apercevoir qu'elles ont été faites après les événemens.

\* Une étoile dans un soleil, cela est curieux!